Philip Knee, *L'Expérience de la perte autour du "moment 1800"*

Alicia Hostein

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4385>

DOI : 10.4000/studifrancesi.4385

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2016

Pagination : 333-335

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Alicia Hostein, « Philip Knee, *L'Expérience de la perte autour du "moment 1800"* », *Studi Francesi* [En ligne], 179 (LX | II) | 2016, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4385> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.4385>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Philip Knee, *L'Expérience de la perte autour du "moment 1800"*

Alicia Hostein

RÉFÉRENCE

PHILIP KNEE, *L'Expérience de la perte autour du "moment 1800"*, Oxford, Voltaire Foundation, 2014, «Oxford University Studies in the Enlightenment», 312 pp.

- 1 *L'Expérience de la perte autour du «moment 1800»* est un livre riche et important pour l'histoire des idées, qui retrace les lignes complexes de l'héritage religieux après la Révolution. Philip Knee divise son étude en cinq grands moments qui deviennent les jalons d'une réflexion sur l'historicité, envisagée d'après la formule de Marcel Gauchet, le «moment 1800», ce dernier signant une nouvelle compréhension de cette même historicité, au regard d'une période au sein de laquelle le présent s'impose comme perte.
- 2 Le premier grand moment, «hériter / inventer», revient sur le statut de l'autorité dans la pensée française, avant la Révolution. En étudiant la figure emblématique de Descartes, l'auteur nuance l'opposition entre le refus de l'autorité et l'exercice autonome de la raison, afin de montrer que tout phénomène de rupture reste inhérent au monde qui l'a engendré. S'aidant des figures de Montaigne et de Pascal, l'auteur étudie la réhabilitation de l'autorité religieuse au regard des insuffisances de la raison. Rousseau, enfin, intervient dans cette première partie comme le représentant d'une expérience qui s'étendrait jusqu'à l'intimité des individus. Avant de se connaître, l'homme se sent. Le sentiment est engendré par la nature même de l'homme, et surtout par la bonté de celle-ci. Contre le scepticisme, le sentiment devient le meilleur allié de la raison. Or, du point de vue de l'autorité, la question qui se pose est bien celle de son fondement. On ne peut hypothéquer la morale sur la seule conscience, et il s'agit dès lors de penser la nécessité d'un fondement de l'autorité qui reste extérieur au sentiment intime.

- 3 Ainsi, alors que le premier développement de l'ouvrage nous donnait à voir des stratégies pour penser l'autorité, qui s'articulaient autour du rapport à l'héritage reçu et de la capacité à s'en extraire pour inventer, le deuxième grand moment, «perdre», s'intéresse, quant à lui, à la prise de conscience de ce qui a été balayé. La Révolution ayant constitué un renversement, il s'agit désormais de penser la mise en œuvre d'une société nouvelle. Une telle mise en œuvre implique dès lors, nécessairement, de constater qu'une partie de ce qui était n'est plus. Ainsi Tocqueville voit-il en l'homme démocratique autant d'espoirs que de désillusions. Rappelant les heures sombres de la Terreur, Philip Knee nous livre une lecture de la pensée de Burke, pour illustrer la critique cinglante de la possibilité de fonder une société à partir de la rupture qu'elle aurait elle-même engendrée. Se précise alors le lien entre histoire et conscience, qui montre que la raison ne peut nier le passé, et ce du simple fait qu'elle en est le fruit. La problématique se centre ici autour des notions de durée et de temps, au regard de leur légitimité. Si le XVIII^e siècle se laisse comprendre en partie par sa critique du religieux, reste à savoir que faire d'un besoin de croyance dont le lieu s'est vu déchoir. Le romantisme permet de repenser la question du pouvoir spirituel. Les Lumières ont mis à mal l'infini et l'absolu, appelés à revenir au jour par la création poétique, qui prend sa source dans les limites du réel, et qui vient ouvrir de nouveaux horizons. La mélancolie et la souffrance deviennent les symboles d'une perte que rien ne semble encore pouvoir apaiser. Le poète, tel qu'il se trouve figuré sous la plume d'Alfred de Vigny dans *Stello*, devient cet être coïncé entre le dogme de la rupture et le dogme de la tradition. Une des issues possible sera proposée par Victor Hugo, qui voit la nécessité d'ancrer la nouveauté dans la tradition. Plus tard, chez les postromantiques, l'ironie deviendra le signe d'une dualité indépassable, qui verrait s'affronter le désir d'absolu et l'inanité d'un héritage spirituel auquel plus personne ne veut adhérer.
- 4 L'imaginaire se conçoit dès lors comme une barrière permettant de se protéger d'une vision utilitariste du réel, annonçant par-là le troisième grand moment de l'ouvrage, «résister». La résistance s'envisage au travers de différentes formes du traditionalisme et du conservatisme. L'autorité divine trouve son premier adversaire dans l'autorité de la conscience. Pour réhabiliter l'autorité divine, il faut alors combattre l'hérésie pélagienne représentée par le Vicaire de l'*Émile* tout autant que la conscience examinatrice promue par la Réforme protestante. En un mot, le traditionalisme doit affronter la fausse autorité du sentiment intérieur pour faire valoir le seul pouvoir acceptable: la toute-puissance divine combattue par les Lumières. Or cet affrontement possède également une dimension sociale et politique. Quand Maistre entend affirmer la nécessité de l'autorité divine, c'est aussi parce que cette dernière est la seule, à ses yeux, qui soit en mesure d'assumer la souveraineté. Pour asseoir leur conception de l'autorité, les réactionnaires se doivent de proposer leurs propres clés d'interprétation de la Révolution. Il n'y est pas question de liberté: les hommes sont instrumentalisés par Dieu en punition de leurs fautes, ce qui fait de la Révolution un sacrifice voulu par celui-ci. Pour Bonald, autre représentant du conservatisme, la raison est conditionnée par la foi, et la philosophie est bien trop instable pour permettre de fonder une société qui se doit de reposer sur des principes aussi fermes que ceux que peut proposer la religion. La société est la condition de la perfectibilité de l'homme. Ainsi, la constitution des sociétés devient incompatible avec des revendications humaines passant par l'arrachement à la tradition et prenant comme modèle la liberté individuelle; il va donc falloir «composer», comme entend le démontrer le quatrième chapitre de l'ouvrage.

- 5 On pourrait penser un accord possible entre les aspirations chrétiennes et les aspirations révolutionnaires. Il faudrait pour cela déplacer la morale, et la voir en l'homme, plutôt qu'en Dieu. Les pratiques sociales ne sont plus placées sous le joug de la morale chrétienne: on aime d'abord son prochain, et ce premier principe devient absolu. Les causes sociales remplacent les causes métaphysiques. Le XVIII^e siècle a pris le parti de la raison contre celui de la croyance. Se pose alors la question de la qualité et de la destination d'un savoir sans croyance, qui fait surgir la figure de l'absence: l'identité ne peut plus être saisie que dans une perte. Le poète le symbolisera, par l'exaltation de ce qui lui échappe, et c'est ce qui fait revenir au premier plan la question de la finitude. La mélancolie nous rappelle alors que l'horizon futur ne saurait être accompli autrement que par la conscience de la tradition.
- 6 Le dernier chapitre de l'ouvrage nous mène ainsi à la possibilité de «ruser». En passant par Tocqueville et en revenant à Marcel Gauchet, Philip Knee pense la démocratie face à ses conflits. Contre l'idée d'une résolution de ces derniers par l'autorité religieuse, Marcel Gauchet voit là un caractère inhérent aux sociétés. Intervient alors la question de l'altérité, à laquelle tendrait toute société démocratique. Le «moment 1800» est le moment de l'autonomie, à partir duquel les sociétés voient leur constitution dans l'écart qui les sépare d'elles-mêmes, et qui témoignent de l'abandon de l'autorité religieuse, autorité hétéronome qui doit permettre la coïncidence d'avec soi. Il en découle une détermination du sujet qui ne peut être appréhendé que du point de vue de sa division, offrant par là la possibilité à l'altérité d'accomplir sa réunion. Sans le joug d'une autorité exogène, l'opinion devient une autorité funeste.
- 7 L'ouvrage de Philip Knee nous offre un parcours qui envisage la dialectique de la rupture et de l'héritage. À partir du «moment 1800», l'édifice social tourne en vase clos, n'ayant plus rien au-dessus de lui. Or la rupture ne peut prendre sa source qu'au sein d'un héritage, assumé ou renié. Sans conscience de cet héritage, il ne reste plus que l'oubli. C'est alors que l'auteur nous invite à penser une nouvelle forme d'autonomie. Contre la compréhension promue dans les années 60, où la seule loi valable est celle qu'un sujet se donne exclusivement, on peut envisager une autonomie qui deviendrait synonyme de prise en charge de l'historicité, par l'appréhension de l'héritage reçu. Sans jamais que ce dernier ne devienne un objet de référence absolu, vide et figé, sa réappropriation doit nous permettre de nourrir une pensée au présent, qui passe par l'interrogation de son passé.